LE RÊVE D'UN PARISIEN,

OU

Ce qui n'a point été, ce qui devroit être ; & ce qui ne sera peut-être pas.

On dort peu lorſque l'on craint, ou, pour mieux dire, on ne dort pas du tout..... Depuis le 12 juſqu'au 17, tout Paris en fit la douloureuſe expérience. Le Roi, qui peut-être ne dormoit pas plus que ſon peuple, eſt venu enfin ſe raſſurer au milieu de ſa capitale, & la raſſurer à ſon tour. Ce fut donc la nuit du 17 au 18, qu'exténué de fatigues & plein de confiance en la parole d'un Roi, j'oſai me livrer aux douceurs du ſommeil. Ah! mes amis, partagez la douce ſenſation que j'éprouvai dans l'illuſion d'un ſonge ; s'il ſe fût réaliſé, vous euſſiez vu comme moi :

Louis, de retour à Verſailles, épancher avec tendreſſe dans le cœur de ſon épouſe le ſentiment qu'il avoit puiſé dans le cœur de ſes ſujets ; Antoinette confondre ſes larmes avec celles de ſon époux ; bientôt après s'échappant de ſes bras, voler elle-même

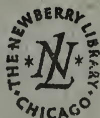
au tribunal de la nation, y dénoncer les traîtres, les perfides courtisans qui l'avoient subjuguée.

Vous eussiez vu cette Reine, à l'instar de Louis, venir exprimer à son peuple les regrets de sa foiblesse. Son fils étoit sur ses genoux ; vous entouriez sa voiture ; vous lui chantiez cette parodie du premier couplet du vaudeville de Tom-Jones :

Nous l'obtenons, cette Reine si chere ;
Publions tous notre bonheur.
Oui, des François Antoinette est la mère,
De son époux elle a le cœur.
Quels doux momens ! ô France ! ô ma patrie !
Chérissons à jamais ce jour,
C'est le plus beau de notre vie,
C'est le triomphe de l'amour.

Et moi, transporté d'un spectacle aussi touchant, je criois à qui pouvoit m'entendre :

Victoire ! amis, victoire !.... C'étoit peu pour nous d'avoir fait tomber ces portes d'airain que le temps s'efforçoit en vain de détruire, d'avoir pris d'assaut ce fort meurtrier commandé par le crime, d'avoir ouvert à l'innocence ces coupables cachots



dont la profondeur ſouterraine empêchoit ſes cris de parvenir juſqu'à nous ; c'étoit peu d'avoir arraché la capitale à des ſoldats affamés qui devoient laver leurs armes dans notre ſang, & ſe raſſaſier de notre butin ; c'étoit peu d'avoir ſapé, juſques dans ſes fondemens, cette cabale ennemie qui ne s'approchoit ſi près du trône que pour en arracher notre auguſte monarque, & s'aſſeoir à ſa place ; c'étoit peu d'avoir immolé au reſſentiment national d'inſatiables anthropophages qui vouloient nous réduire à la dure condition des bêtes de ſomme, pour nourrir de la meilleure farine leurs ſuperbes courſiers ; c'étoit peu d'avoir conquis notre ſouverain, d'avoir vu ce bon pere s'épanouir au milieu de ſes enfans.... Il nous reſtoit une conquête à faire. Ah ! victoire ! victoire ! Antoinette eſt dans nos murs..... Sur ſes genoux eſt le digne héritier de la couronne. Quel exemple pour lui, mes chers concitoyens!.... Il lira dans l'hiſtoire de nos jours, dans nos faſtes tracés du ſang de pluſieurs de nos freres, combien il eſt dangereux pour un prince de préférer la *chaſſe des animaux* à celle *de miniſtres aſſaſſins*, qui ne craignent pas de porter juſques ſur les fleurs de lys l'odeur peſtilentielle dont ils ſont

empoiſonnés. Inſtruit déſormais par ſa mere, il ſaura diſtinguer les SULLY de ces infames NARCISSES qui diſent : *Tout eſt calme*, tandis que l'empire eſt à deux doigts de ſa perte. ELLE lui dira qu'eſclave de vils adulateurs, & ſuſpectant le cœur des François, qui, ſans ceſſer de la chérir, pleuroient ſur ſon aveuglement, ELLE avoit.... Arrêtons-là, braves concitoyens ; ELLE lui dira tout ; & pénétrés tous deux de la plus vive tendreſſe, ils éprouveront au milieu de leurs ſujets :

Qu'on ne peut être mieux
Qu'au ſein de ſa famille.

De l'Imprimerie de L. M. CELLOT, rue des Grands-Auguſtins.

Et ſe diſtribue

Rue Saint-Jacques, en face de celle des Mathurins, N°. 37.